

## Chapitre 20

Seul des trois frères, Sérioja se sentait dans la position d'un invité, détendu et prêt à se laisser distraire. Parlant peu et n'écoulant guère, il avait bien l'intention de rester le temps nécessaire pour ne pas être incorrect et de s'en aller en prétextant des affaires urgentes.

En son for intérieur, Sérioja reconnaissait qu'il s'ennuyait, mais ne pouvait pas se refuser le plaisir de se voir avec les yeux des invités, un homme dont le temps est précieux, mais qui laisse de côté les soucis du quotidien pour profiter des plaisirs simples de la famille. Il était là et absent à la fois, ne se mêlant pas aux conversations et se contentant de prendre cet air particulier qui donne à penser à votre interlocuteur que le sujet est tout à fait intéressant mais ne mérite tout de même pas autant de paroles. Sérioja savait qu'il avait du charme et que les gens venaient vers lui ; il se connaissait cette qualité rare qui lui permettait, avec un talent d'illusionniste, de tirer les ficelles avec les interlocuteurs les plus divers : il pouvait discuter intelligemment avec des partenaires en affaires compliqués, voire capricieux, et avoir un mot gentil pour la femme de ménage au bureau. Il aimait à la fois cette complexité et cette simplicité.

Néanmoins un frisson de gêne presque imperceptible lui passait par moments sur le dos. C'était bête, certes, mais il se trouvait que l'an dernier, il avait fait à Kostia une promesse qui était maintenant difficile, voire impossible à tenir. L'an dernier, le jour de l'anniversaire de sa fille, Kostia l'avait informé que son unité allait être dissoute. La réduction des effectifs des forces armées, dont tout le monde parlait il y a un an, avait enfin commencé.

« Qu'est-ce que tu comptes faire ? avait demandé Sérioja ?

– Je n'y ai pas encore pensé.

– Hm. Tu n'y as pas pensé ou tu n'as rien trouvé ?

– Je n'ai rien trouvé.

Alors une idée lui était venue :

– Tu connais quelque chose au commerce ?

– Au commerce ? Kostia avait été étonné ?

– Oui, à la vente ?

– A la vente. Enfin... non.

– Ça ne fait rien. Viens chez nous, pendant que je suis responsable. Le Gros, euh... Kostia ne savait pas quoi dire. Honnêtement, je ne suis pas un commercial. Je n'y connais rien.

– C'est des conneries. Il en arrive des débutants, et au bout de deux ans, ils deviennent des requins ! On ne se connaît pas tant qu'on n'a pas essayé. Viens, pendant que je suis à la direction commerciale, je te prends, je te forme.

– Et question finances ?

– L'argent... au début tu verras un peu de tout. Mais tu ne t'énermes pas, tout est prévu, les clients téléphonent d'eux-mêmes, ça ira tout seul. Au début tu feras le détail, on te coachera un peu, mais il ne faut pas être trop difficile, personne n'a intérêt à se faire des concurrents. D'ici six mois je te ferai passer au gros. Là on gagne comme il faut. Et ensuite, tu vois, je suis bien vu. On me voit déjà directeur général. Alors, si tout se passe bien, tu prendras ma place comme directeur commercial.

– Eh bien tu m'en diras tant. Kostia souriait, un peu gêné.

– Eh bien quoi, faut aller de l'avant. Il faut avoir des perspectives. Croire en soi. Quand je suis arrivé, j'étais un béjaune... Tu crois en toi ?

– Comment te dire... Je crois au destin.

– Allez, tu es comme une gamine. Le destin, on le fait.

– Des fois, c'est le destin qui nous fait.

– C'est vrai. Mais il ne faut pas céder.

– Tu restes sur tes positions et tu n'en démords pas, et tout sera OK. Alors, tu y réfléchis ?

– Eh bien, merci, Le Gros. Je n'en attendais pas autant. »

Ils avaient encore bu un coup et ils s'étaient promis des choses que, avec des arguments de bon sens, il aurait fallu oublier le lendemain. Mais le lendemain matin, Sérioja n'avait pas oublié, il se souvenait, et il analysait la situation. Il n'y avait rien à analyser, il avait bluffé ouvertement. On venait juste de le nommer directeur commercial, sa position n'était pas encore solide ; il suffisait qu'un collègue un peu malveillant lui

mette des bâtons dans les roues... alors son frère par là-dessus... Dans la boîte, le népotisme n'était pas bien vu. Et puis Kostia ne convenait pas pour le service commercial. Un rêveur, un philosophe... comment est-ce qu'il avait fait pour atterrir dans l'armée ? Bon, dans l'armée, il n'y a pas besoin d'être trop futé, mais dans la vente, il faut des résultats. Des résultats, encore des résultats et toujours des résultats. Alors, le recommander au patron, et six mois après, rougir et se justifier ? D'autant plus qu'il s'était fait une réputation de manager qui s'y connaît en hommes.

C'était dimanche et Sérioja n'était attendu nulle part. Il se leva et se traîna dans la cuisine boire sa première tasse de café. Ania était déjà levée et s'occupait du petit déjeuner. Elle avait remis sa visite à sa belle-mère comme si elle avait senti qu'il aurait besoin de soutien. Il s'apprêtait à lui parler de ce qu'il avait imaginé à propos de Kostia et de son coup manqué de la veille lorsqu'on sonna dans l'entrée. Sérioja savait déjà qui c'était.

– Salut, Gros. Bonjour, Anetchka, salua Kostia. Il était de bonne humeur.  
– Salut, frère. Sérioja regardait son menton impeccablement rasé, puis le col amidonné de sa chemise ; on aurait pu se couper avec les plis de son pantalon.

– Tu brilles comme un sou neuf... dit-il sombrement. Entre. Café ?  
– Thé, plutôt.  
– Va pour le thé. Et tu vas prendre le train ?  
– Oui. Je ne fais que passer.  
– Tu sais ce que je pense, Gros, dit Kostia en buvant son thé à petites gorgées rapides. Tout peut encore changer. A propos de notre réorganisation. Ce n'est pas encore au point, rien que des rumeurs pour l'instant.

Sérioja haussa les épaules et marmonna quelque chose incompréhensible.  
– Tu as peut-être changé d'avis ?  
– Où tu as pris ça ?  
– Mais qu'est-ce que tu as aujourd'hui ?  
– Oui, j'ai mal à la tête... tu dois comprendre, répondit Sérioja sans le regarder.  
– J'ai pas réfléchi.  
– Kostia se tut. Sérioja ne disait rien. Du reste, Kostia but effectivement son thé en une minute et prit congé.  
– Tu t'en vas déjà ? dans sa voix ne perçait aucun regret.  
– Oui, je suis parti. Repose-toi.  
– Ouais », marmonna Sérioja d'une voix fatiguée, en fermant la porte sur lui.

Il se sentait inutile et stupide. Mais après le repas il s'était déjà consolé en pensant que dans un an, tout cela serait oublié. Et si ce n'était pas oublié, il se passerait des choses qui annuleraient les accords précédents. Cas de force majeure. Au bout du compte, pensa-t-il, je ne lui ai pas dit un « oui » ferme. Je ne lui ai pas dit « oui ».

Mais vers le soir, cette brève conversation du matin lui revenait sans cesse à l'esprit, clairement, avec tous les détails, comme un fragment de vidéo qu'on repasse en boucle. Dans ce film, pendant qu'ils parlaient, son frère le regardait comme s'il avait des doutes. Cela se passait dans la cuisine, en présence d'Ania. Il n'avait pas échappé à Sérioja qu'elle échangeait un regard avec Kostia et souriait imperceptiblement. Son sourire lui avait fait comme un frisson désagréable dans le dos, et il avait eu l'impression qu'ils complotaient derrière son dos.

Et à présent, ayant clairement pris conscience de cela, il se posa la question : était-ce la première fois qu'elle souriait COMME CELA ?

« Un sourire ? Ania éclata de rire quand il lui fit part de ses réflexions. Tu parles sérieusement ?  
Elle avait un joli rire, tranquille et pur, comme un ruisseau.  
– Je parle sérieusement, dit Sérioja, sombre. Tu souriais.  
– Je ne me souviens pas, mais il me semble qu'il n'y a pas eu de sourire.  
– Si. Pas un sourire, mais comme ça... un demi-sourire...  
– Ah, un demi-sourire ! Cela l'amusait encore plus.  
La joie et le rire, c'était ce qui embellissait Ania, mais là, cela commençait à l'agacer un peu.  
– Non, ne crois pas... ce n'est pas ce que je veux dire... mais je veux... dans l'émotion, il mangeait les mots, ce qui ne lui arrivait pas d'ordinaire.  
– Non, je te demande de ne pas sourire comme ça, quand ce n'est pas un sourire, mais un demi-sourire.  
Ania essuyait les tasses qu'elle avait lavées. Elle reposa la dernière et posa sur son mari un long regard.

– Bon... et après une pause, elle ajouta : c'est une drôle de demande. Tu me proposes de mesurer les sourires au gramme ?

– Ne renverse pas tout ! Je ne veux plus de demi-sourires, c'est tout. »

Cela lui avait échappé violemment et grossièrement. Ils n'avaient encore jamais parlé comme cela. – c'est drôle... On sentait qu'elle était vexée.

– J'ai déjà été drôle ?

– Ne pinaille pas sur les mots.

– Dis-moi que tu ne le feras plus ?

Elle articula, d'une voix égale et distincte, en détachant les syllabes :

– C'est promis. Je ne sourirai plus à ton frère, si tu considères que c'est un crime.

– Mais comprends-moi, il n'y a pas de crime ! Je voulais juste dire que tu ne dois pas sourire à Kostia quand je parle avec lui.

– Bien, je ne sourirai plus à Kostia quand tu lui parles. Et peut-être que tu veux instaurer dans la maison une moitié pour les femmes, pour que j'y reste et que je ne me mêle pas quand tu reçois des invités.

– S'il te plaît, n'en rajoute pas. J'ai juste parlé de notre conversation et tu souriais, tu souriais, merde ! Excuse-moi, tu veux ? dit-elle froidement. Je te soupçonnais pas autant de méfiance.

– Et moi, je ne te soupçonnais pas une telle duplicité !

– Quoi ?! Son visage s'altéra instantanément. Ce n'était pas encore des sanglots, mais un signe avant-coureur.

Sa bouche se tordit en un masque amer, ses doigts effleuraient ses lèvres tremblantes. Du brusque mouvement qu'elle fit, la tasse qui se trouvait au bord de l'évier vola sur le sol. On entendit le bruit de la magnifique porcelaine contre les non moins beaux carreaux de faïence.

– Qu'est-ce que tu as entendu ? répondit Sérioja, dont la voix avait déjà moins d'assurance.

– Pourquoi est-ce que tu parles comme ça ? Les larmes lui montaient aux yeux.

Excuse-moi. Il se passa la main sur le visage comme pour dissiper une hallucination. J'ai dit ça pour te blesser, pardonne-moi. »

Sérioja voyait bien que sa femme avait raison et qu'elle était parfaitement sincère, mais à la question qui lui était venue dès le début de leur conversation – Était-ce la première fois qu'elle souriait comme ça ? – s'en ajoutait une autre : était-ce par hasard ?

Ania ramassait à la pelle des débris à demi transparents. Elle en ramassa un à la main et le regarda par transparence. Les volutes bleues du dessin étaient restées intactes : un oiseau incroyable, fabuleux. « L'oiseau du bonheur, pensa-t-elle. C'est étrange, je n'avais jamais fait attention à ce qu'il y avait sur ces tasses depuis le jour où on nous les a offertes. Depuis notre mariage.

Sérioja passa dans la chambre pour se calmer. Il avait voulu parler avec elle de Kostia, et finalement, ils avaient parlé d'elle et de Kostia. Ania entra sans bruit sur la pointe des pieds.

« Cela arrive à tous les hommes ». Elle lui caressa la tête, comme à un chat. « La méfiance. D'habitude c'est à cause du surmenage. Ou alors du manque de confiance en soi.

– Quand est-ce que tu as eu le temps de connaître « tous les hommes » ?

– Comment tu es, Sérioja... Ania retira sa main.

– Et où tu vas chercher des mots comme ceux-là ?

– Au fond de mon cœur.

– Alors arrête. Est-ce que tu as autant de venin en toi ?

– Et toi, où tu vas les chercher, tes mots ? » Il se souleva et la regarda dans les yeux. « Je crois bien que j'ai lu quelque chose du même genre dans la Krestianka<sup>1</sup>.

– Je dois prendre cela comme une critique ? Ania pinçait un peu les lèvres. Si tu veux savoir, il y a beaucoup d'articles intéressants dedans, et sur la psychologie, et sur tout ce que tu veux.

– Mouais ? Sérioja faisait une mine attendrie.

– Tu as tort de dire des méchancetés. Cela ne te ressemble pas.

– Moi, cela m'intéresse de savoir ce qu'on dit de tous les hommes.

– Je te raconterai si tu es sage.

---

<sup>1</sup> Magazine féminin [NdTr].

– Je t'en prie.

– Tiens, écoute. D'après les dernières recherches en psychologie, la paranoïa naît de souffrances intérieures non exprimées. Il faut absolument les verbaliser. Tout se dire, en essayant de se comprendre, et ne pas accuser. Et ne pas chercher à blesser l'autre. Sont sujets à la paranoïa, en règle générale, les solitaires et les gens socialement inadaptés.

– A cet endroit, le visage de Sérioja s'allongea de surprise.

– Ceux, continuait Ania sans s'arrêter, qui ne peuvent pas trouver leur place dans la société d'aujourd'hui. Cela arrive aussi à cause d'un psychisme faible.

Entendre ce discours de bon sens, avec une nuance de compassion, était encore plus désagréable que se rappeler son sourire de tout à l'heure. Elle termina en disant qu'elle l'aimait *quand même*. Sérioja, qui l'avait regardée pendant tout ce temps comme sans la voir, se concentra sur son visage et demanda ce que voulait dire ce « quand même ». Mais à ce moment-là, Lisa fit un caprice – il était l'heure de la mettre au lit.

Il était assis dans la cuisine devant son café froid et attendait la réponse à sa question. Quand sa fille fut endormie et qu'enfin, Ania fut libérée, le patron téléphona. Après une longue conversation, Sérioja entra dans la chambre et vit que sa femme dormait déjà, il ne put pas reposer sa question. Il rentra tard le lendemain soir et voulut demander ce que c'était que ce « quand même ». Mais ensuite, il se dit que, sûrement, cela aurait l'air de vouloir dire qu'il était effectivement englué dans la paranoïa et le manque de confiance en soi. Il redoutait qu'Ania recommence à lui faire la leçon avec patience et commisération, cela aurait été insupportable.

Et puis, les jours passant, tout semblait s'être arrangé, lorsqu'une semaine plus tard il rêva d'une chose informe sur un fond brun rougeâtre qui l'attirait à elle comme un trou noir. En rêve il faisait des efforts pour ne pas céder. Etaient-ce des efforts de ses bras et de ses jambes ou de sa volonté, c'était difficile à dire. En regardant attentivement dans cette sorte d'entonnoir, Sérioja vit qu'il bougeait et que ses contours se modifiaient sans cesse, ce n'était plus une masse noire et brune, mais des lettres, qui formaient le mot QUAND MEME. La force d'attraction était à présent monstrueuse ; le monde brun-rougeâtre l'aspirait, et les efforts désespérés de sa pensée et de son corps pour s'échapper firent place à cette idée : l'irréparable se produit.

Il pressentait ce monde comme s'il le connaissait. Ce n'était pas la mort, mais ce n'était pas non plus la vie. Plus exactement, il resterait vivant sans être en vie. Curieusement, lorsqu'après avoir tendu toutes ses forces par un incroyable effort de volonté, il réussit à échapper à ce rêve, cette compréhension ne disparut pas et ne lui parut pas absurde, comme si la logique du rêve était passée dans la conscience de la veille.

Il était baigné d'une sueur froide et il lui semblait qu'il avait dans les yeux non pas des larmes, mais du sang. Les larmes sont soit brûlantes, soit froides, c'est pourquoi on les sent toujours couler ; seul le sang coule sans qu'on le remarque. Il a la température idéale du corps, ce qui nous permet de ne pas le sentir. Aussitôt la peur d'outre-tombe se mua en peur humaine pour sa santé et, craignant d'allumer la lumière pour ne pas réveiller Ania, il attrapa du bout de la langue une goutte qui avait coulé jusqu'à sa lèvre supérieure. Salée... mais malgré tout ce n'était pas le goût du sang. On ne peut pas dire que Sérioja avait peur, ce n'était plus un petit garçon pour être effrayé par un cauchemar. Il y avait autre chose qui le préoccupait : est-ce que toutes ces horreurs venaient de ce qu'Ania avait dit : « quand même » ?

Aujourd'hui il était venu à l'anniversaire de sa mère avec un certain embarras, ce qui ne se voyait pas du tout sur son visage. Il n'avait pas vu Kostia depuis près d'un an et le comportement de son frère paraissait tout à fait habituel, ne demandant rien, ne lui rappelant pas leur conversation. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Est-ce qu'il considérait que cela allait de soi et qu'il n'y avait pas lieu d'en reparler, ou bien son unité n'était-elle plus menacée de dissolution ? Ils n'avaient pas eu le temps d'en parler avant le repas.

\*\*\*

Vers la fin de la soirée, tout le monde était déjà bien détendu. Les hommes avaient émigré dans la cuisine. Une partie des femmes restait à table, occupée à d'interminables conversations sur la vie et les mensonges de l'amour, une autre partie s'était dispersée dans les chambres. Une autre partie s'était dispersée dans les chambres. Certaines étaient venues jusqu'à la cuisine pour écouter ce que disaient leurs chers maris en leur absence. Les jeunes étaient tous dans la chambre de Vladik.

Parmi les jeunes, il y avait : les trois frères, Ania et les deux filles d'Olga. Snéjana, l'aînée, la fille à marier, depuis pas mal de temps. Ce n'était plus la rousse au teint blanc, la couleur de ses cheveux changeait de mois en mois et il n'y avait pas une nuance sortie de l'industrie chimique nationale ou étrangère qu'elle n'avait pas essayée sur elle. Snéjana en changeait si souvent que la teinte naturelle de ses cheveux avait disparu de la mémoire des ses contemporains. Pour cette soirée, elle avait choisi un ton chocolat chaud. En vérité, il n'y avait

guère qu'elle et sa sœur pour savoir que c'était « chocolat chaud ». Les autres en étaient réduits à la perplexité : comment cette fille qui suivait la mode et qui soignait sa mise avait décidé de se montrer en public avec une crinière de couleur kaki ?

La cadette s'appelait Vika, mais les frères entre eux lui avaient donné, on ne sait trop pourquoi, le surnom de « Cousine »

Sérioja était assis au milieu du canapé et tirait distraitement la main de sa femme. Vladik était installé sur sa chaise pivotante, mais cette fois le dos à l'écran et regardant la compagnie. Les deux sœurs, assises de chaque côté de Sérioja, et Ania, gazouillaient gentiment et faisaient les coquettes machinalement. Kostia ne voulait pas se serrer sur le canapé et s'était assis par terre.

La conversation tournait autour de choses insignifiantes. Aujourd'hui quand les jeunes sont livrés à eux-mêmes, c'est le moment des vraies distractions, et on peut se livrer à des jeux qui n'engagent à rien, et qui sont si naturels entre les garçons et les filles. Mais quelque chose clochait. Les filles n'étaient pas le centre de l'attention, comme c'est dans la logique des choses, et les garçons n'avaient pas les yeux brillants, et il ne leur venait pas spontanément des flots d'éloquence. Tout rappelait la tablée des parents quinquagénaires à la cuisine, si ce n'est que les dames à la cuisine étaient beaucoup plus habiles dans la conversation et leur intérêt n'était pas feint.

Sérioja aurait bien entamé un léger flirt avec l'une des filles, mais il éprouvait une certaine gêne à cause de la présence de sa femme. Vladik regardait Cousine, assise juste en face de lui, et il avait une irrésistible envie de dormir – la faute à ses veilles de minuit sur l'ordinateur. Kostia regardait les deux sœurs, trop affectées, trop imbues d'elles-mêmes, trop préoccupées de leur apparence pour plaire. Il aurait peut-être engagé la conversation ou fait de l'esprit devant la femme de Sérioja, mais c'était impensable. Cela manquait d'ambiance. Pour remplir le vide de la conversation, Kostia apporta un narguilé. Après l'avoir allumé, il distribua des embouchures et fit circuler. Cousine et Snéjana accueillirent l'idée avec plaisir. Après cela, la conversation se fit plus animée, bien qu'un peu incohérente. Parfois après une bouffée, Kostia avalait une petite gorgée de cognac, ce qui – il le savait pas expérience – n'était pas très bon. Mais ce n'était pas le moment de penser aux expériences, il voulait surtout échapper au spleen. La conversation devenait de plus en plus, et l'on entendait des rires non seulement les filles, mais aussi les garçons. Liouba montra le bout de son nez à la porte. Elle regarda le narguilé avec indignation et se tourna vers Kostia. Il se dépêcha de prévenir sa réaction :

« Tout va bien.

– Kostia ! et pour Vladik, c'est quoi, ça ? Elle protégeait comme elle pouvait son cadet contre les mauvaises influences.

– Quoi, m'man, protesta mollement Vladik

– Tu vas le mater jusqu'à quel âge ? il a la barbe qui pousse ! dit Kostia pour parer l'attaque.

– Ne m'abîme pas mon enfant ! Liouba s'efforçait de prendre un ton enjoué, mais elle avait du mal. Ce n'est pas si facile de parler avec ses enfants adultes, il faut constamment louvoyer entre leur humour et son propre sérieux.

– Ha ha ha ! Cette répartie fut saluée par trois jeunes rires sains :

– Il est déjà abîmé, ha ha ha ! Kostia et Sérioja ne pouvaient plus s'arrêter de rire.

– M'man, voilà, tu recommences, dit Vladik, rougissant.

– Je vais le dire à ton père, dit sèchement Liouba en claquant la porte.

Une minute après, Vitalik apparut sur le seuil.

– Constantin ! dit-il sévèrement sans effrayer personne. Tout le monde avait compris que le père était le dernier recours, qui en règle générale, ne donnait rien. Vitalik fit une pause qui en disait long en devisageant l'assemblée.

– Qu'est-ce que vous lui apprenez de beau... il secouait la tête d'un air de reproche, ne voyant au fond rien de mal à ce que les jeunes se distraient comme ils pouvaient. Ne gâchez pas la soirée à votre mère, dit-il plus bas pour remplir son devoir de père... et n'abîmez pas son enfant. Il reprenait les paroles de Liouba, ce qui lui valut un nouvel éclat de rire.

– P'pa, p'pa, Sérioja en riant se renversait en arrière sur le canapé, il est déjà abîmé, ha ha ha !

– Oui ? dans les yeux du père apparut une lueur d'intérêt non feinte. Eh bien, eh bien, - en partant, il ferma bien la porte derrière lui.

La gaieté générale approchait de son apogée. Kostia sortit chercher du vin pour les filles. Toute la soirée, il avait été très poli et attentionné envers elles, à tel point qu'elles en étaient un peu frustrées.

Vladik, qui participait peu à la conversation générale, dessinait quelque chose sur un papier. Au moment où Kostia sortait, il se pencha vers Sérioja en passant devant Cousine d'une façon tout à fait cavalière et lui murmura quelque chose. Ils rirent de quelque chose qu'ils étaient seuls à comprendre.

Depuis toujours, les frères se faisaient mutuellement des farces. Quand Vladik était encore petit, les deux autres lui montaient des bateaux pas possibles. Quand Vladik avait été plus grand, Kostia avait commencé à le driver pour faire des farces à Sérioja. Avec le temps, Sérioja était devenu de plus en plus sérieux, Kostia de plus en plus rêveur, et à un moment était venu où ils avaient perdu leur précieux humour. Mais aujourd'hui, quand ils se retrouvaient chez leurs parents, c'était comme s'ils revenaient en arrière.

D'un mouvement leste, comme s'il dérobaient quelque chose, Vladik sortit de la table une paire de ciseaux. Il se mit à découper ce qu'il venait de dessiner. La porte de la chambre était blanche. A hauteur d'yeux, il y avait une patère, où pendait la tunique de Kostia. Sous les rires étouffés de Sérioja et les ricanements des filles, Vladik accrocha sur une épaulette une étoile de la taille d'une soucoupe.

En entrant, Kostia remarqua que la gaieté avait monté d'un cran. Pendant qu'il écoutait à la cuisine les reproches de sa mère, ici il se passait quelque chose. Il proposa poliment du vin aux dames, après quoi il s'assit par terre, posa la bouteille à côté de lui et regarda le visage rouge d'hilarité de ses frères. Allez, racontez, que je rigole moi aussi. Kostia souriait à demi, prêt à faire les frais de la plaisanterie.

Il tourna la tête, se regarda sous tous les angles pour vérifier si on ne lui avait pas joué un mauvais tour. Peut-être que sa braguette était déboutonnée. Non, tout était en ordre. Qu'il soit l'objet de la gaieté générale, Kostia n'en doutait pas un instant.

Et soudain en suivant hasard le regard de Vladik, il comprit. Ses frères, en voyant son visage, se figèrent. Les filles cessèrent de ricaner.

« Qui est-ce qui a fait ça ? » disait son menton pointé vers la porte.

– C'est moi », fit Vladik dans le silence.

Kostia sortit. Personne ne chercha à le retenir.

La soirée semblait gâchée. Les invités essayaient bien de s'amuser, parmi les femmes quelques unes dansaient mais Vitalik était déjà pressé comme un citron, les frères étaient éteints. Seule Liouba passait en trombe de la cuisine au salon avec des plats, et avec son inépuisable énergie, titillaient ses fils :

– Mais regarde-les donc ! s'étonnait-elle. Ils sont aigris ! Regarde, les vieux dansent (elle lançait un pavé dans le jardin de ses amies) et eux, ils restent assis ! Kostia, qu'est-ce qui vous arrive ?

\*\*\*

Le silence régnait comme après la bataille. Ce silence particulier qui s'installe dans une maison après le départ d'un grand nombre de gens, et que les proches qui restent peuvent librement garder le silence sans craindre de paraître impolis. On n'entendait plus que la mère faisant tinter la vaisselle dans la cuisine.

Dans la salle, où Attila était passé, on avait ouvert en grand les fenêtres. L'air frais d'avril était plus que bienvenu. De la nappe blanche naguère propre disparaissaient les uns après les autres les plats que Vladik emportait à la cuisine.

Kostia, toujours assis à même le sol, jouait avec l'embouchure du narguilhé refroidi. L'effet de l'alcool s'était presque dissipé. Sérioja, qui s'était permis vers la fin de la soirée était à moitié allongé sur le canapé et sirotait un double café sans sucre qui lui remettait agréablement les idées en place. Le père s'était installé dans son fauteuil préféré dans le coin. Il avait son ordinateur sur les genoux, dans lequel il enregistrerait les photos prises pendant la soirée.

Vladik avait débarrassé la table de la vaisselle, ne laissant que la théière et quelques tasses. Il découpa la tarte, qui avait été épargnée jusque là, s'en prit une part de la taille d'une main d'homme adulte et demanda si quelqu'un en voulait. Personne n'en voulait. Tout en s'attaquant à sa tarte, il regardait Kostia, et des paroles d'excuses étaient prêtes dans sa tête, mais son échine coupable et voûtée parlait pour lui de façon éloquente. Et il sentait que Kostia n'était déjà plus fâché, ou plus autant.

Ayant bu son café, Sérioja se prépara à rentrer.

– Où est-ce que tu vas ? s'alarma Liouba. Je ne laisse encore partir personne.

– Lisa a sommeil, maman.

Dans la chambre à côté, Ania essayait de clamer sa fille, qui commençait déjà à faire des caprices et à pleurnicher sans raison.

– Tu cherches un prétexte ! on va la coucher ta Lisa, il y a bien assez de place chez moi.  
– Mais maman, après il faudra la réveiller, e tu sais comment elle est. Ce sera encore pire.  
– Il ne faut pas céder ! Tu la porteras dans le taxi, elle ne s'en rendra même pas compte. Sérioja préféra ne pas discuter. Il s'assit à table et attaqua mollement la tarte de Vladik. Une demi-heure plus tard, sa femme et sa fille s'en allèrent, et il resta.

– Mais qu'est-ce que tu as ? Liouba secoua l'épaule de Kostia. Assieds-toi avec nous, dis au moins un mot.

Kostia s'assit à table et but une gorgée dans la tasse de Vladik.

– Dis un mot, frère, ajouta Sérioja. Puisqu'il était contraint de rester, il lui fallait trouver quelque chose pour se distraire.

– Voici Serge Vitalévitch qui n'a pas encore pris la parole, répondit Kostia en le regardant de travers.

– Serge Vitalévitch doit beaucoup parler dans le cadre des ses fonctions, qu'il se repose. Et nous, nous allons maintenant remplir les verres. Liouba fit signe à Vladik qu'il verse à chacun. Et tu vas nous dire quelque chose, n'est-ce pas ? Et ne refuse pas, c'est ma fête et je te le demande.

Kostia saisit le regard de sa mère et comprit que sa demande était un ordre.

– Un toast, ça doit venir spontanément, essaya-t-il de plaider. Il faut un certain état d'esprit...

– Tu veux dire que Barbe-Bleue, ça t'es venu spontanément.

– Non, là, j'y avais réfléchi.

– Longtemps ?

– A peu près un an.

– Tu as réfléchi un an sur Barbe-Bleue ?

– Et qu'est-ce qu'il ya de...

– Et à quoi encore tu réfléchis ?

– Eh bien, à toutes sortes de choses.

– Par exemple ?

– Par exemple... Il se tut. Aujourd'hui j'étais dans le train et je regardais par la fenêtre. C'est plutôt une activité d'enfant, mais ça a quelque chose de fascinant : tu as peut-être vu ce paysage cent fois, chaque année c'est le même mais chaque année il est nouveau. Chaque année, la tristesse t'envahit comme la première fois, et chaque printemps tu t'étonnes comme si tout ça, c'était la première fois. Tu vois défiler devant toi les champs, les villages, les forêts, des arbres et comme ça sans fin. On voit rarement une ville, mais un affreux village de pierre grise. Et ça recommence, les champs, les forêts, et brusquement tu comprends : les grands espaces, les routes sans fin, pendant des jours et des jours de voyage, quelque part dans le lointain invisible se rejoignent en un point... Kostia se tut.

– C'est quoi, ce point ? demanda la voix perplexe de Vladik.

– Ce point, Petit, je l'appelle le cœur.

– Ah.

– Je n'ai pas terminé mon toast... Kostia regarda du côté de Liouba.

– Mais non, c'est bien... seulement, c'est très triste.

– Qu'est-ce qui te ferait plaisir ?

– Ecoutez, dit la voix du père, qui s'était détaché de son ordinateur. ça suffit t'embêter ce garçon. Enfin, quoi ? ses impression de route ne sont pas encore retombées, et du reste... la vie est si sombre, et vous lui demandez là des constructions philosophiques et en plus sous forme laudative.

– Vitalik, le regard de Kostia s'adoucit. Tu serais de mon côté ?

– Qu'est-ce que ça veut dire « de mon côté » ? Est-ce que je t'ai jamais donné lieu de croire...

– O seigneur ! Liouba regarda Kostia avec reproche. Quel enfant insupportable ! d'où tu tiens ça ?

– M'man, voyons, Kostia est militaire, dit Vladik. Il doit tout apprécier en termes de « pour » et de « contre ».

– Mais pas dans sa propre famille !

– Et pourquoi donc ? fit Vitalik pensif, parfois justement, la famille est un champ de bataille.

– Bon, ça suffit. Liouba jeta à son mari un regard expressif. Le champ de bataille, vous irez le faire ailleurs.

– Je pense au contraire – poursuivit Vitalik en regardant par-dessus son écran, qu’il y a là matière à discuter, et même à philosopher.

– Un philosophe, dit-elle un peu moqueuse... sur le champ de bataille.

– Oui, Un philosophe sur le champ de bataille. Kostia prenait parti pour son père. C'est seulement comme ça qu'on peut être vraiment philosophe. Si tu veux le savoir, Socrate est allé à la guerre.

– Eh bien, fit remarquer Sérioja, somnolant, qui avait eu le temps de se réinstaller sur le canapé, comment peut-on établir ça aujourd'hui, d'autant plus que Socrate lui-même n'a laissé aucun témoignage écrit.

– Par rapport à cela, je fais confiance à Platon. Kostia se retourna vers son frère. Et pour ce qui est de la guerre... La guerre, c'est l'état d'âme naturel de tout être pensant. Si de temps en temps tu ne te sens pas en état de guerre, cela veut dire que tu es à moitié mort.

– La guerre ? Liouba entendait brusquement de quoi parlaient ses fils. Quelle guerre ? qu'est-ce que ça vient faire là ?

Sérioja la rassura : c'est une façon de parler, m'man.

– Oui, mais pourquoi se battre avec soi-même ?

– Je n'ai pas dit avec soi-même, fit remarquer Kostia d'un air sombre, personnellement je me sens prêt pour des actions militaires dans le monde extérieur.

– Fiston, ne plaisante pas comme ça.

– Liouba, pourquoi tu prends peur tout de suite ? Je dis ça en général. Du point de vue du corps, évidemment, la guerre est une cruauté absurde. C'est la mort. Mais pourquoi nous, les Russes, on est invincibles ? Parce que nous voyons la guerre non pas du point de vue du corps, mais du point de vue de l'esprit. Et du point de vue de l'esprit, la guerre est le développement ininterrompu et la vie véritable.

– La vie... maugréa son père. c'est pour cela que tu te cherches toujours des ennemis parmi nous ?

– C'est parce que tu n'as pas de femme. Dit tristement Liouba en hochant la tête.

– Ecoutez, c'est quoi, je suis le clou du programme ?

– Mon garçon, je ne t'ai pas vu depuis six mois... dit Liouba un peu vexée. En plus, pour nous, tu es toujours le clou du programme, qui d'autre ?

– Quand même. On peut parler d'autre chose ?

– C'est ce que je te disais.

– D'accord. Si j'ai bien compris, c'est à moi de parler. Sinon on va parler de moi. Alors écoutez. Kostia réfléchit une seconde. Je me suis souvenu d'un syllogisme de Platon. Il me semble qu'il décrit à merveille notre situation.

Vitalik ferma son ordinateur.

– D'après Platon, si vous vous souvenez, il existe trois bonnes et trois mauvaises formes de gouvernement. S'il y a moins de dix mille citoyens, c'est la démocratie. Jusqu'à quarante-mille, c'est le pouvoir de l'aristocratie. Et au-delà de quarante mille, la monarchie. Ce sont les bonnes formes. Maintenant les trois mauvaises : ochlocratie, l'oligarchie et la tyrannie.

– La tyrannie... dit Liouba perplexe, mais en quoi est-ce que ça décrit notre situation ?

– Mais pourquoi tu prends tout de suite la plus négative des trois ? je voulais parler de la démocratie. Dans notre famille, nous avons une démocratie, nous sommes une seule unité démocratique parce que chez nous il est d'usage d'écouter chacun et tout le monde.

– Mais cela va de soi, soupira le père. C'est une idée trop générale.

– Tu ne m'as pas écouté jusqu'au bout ! Je n'avais pas fini. La démocratie, pour moi, n'est possible que dans la famille, c'est-à-dire dans une petite formation humaine liée par le sang. Voilà ce que je voulais dire. Vitalik réfléchissait.

– Mais le sang ici peut être compris de deux façons.

– C'est de cela qu'il s'agit. Liouba, effrayée, ne quittait pas son fils des yeux.

– Mais pourquoi justement le sang ?

– Oui. Vitalik rectifia ses lunettes. Est-ce que c'est une catégorie philosophique ?

– Il ne faut pas avoir peur du mot « sang ». Et les catégories philosophiques, c'est nous qui les établissons. Je voulais juste dire que le lien du sang, à mon sens, est le critère clé qui distingue les groupes humains entre eux. Alors voilà, mon idée, c'était que l'on ne pouvait exclure l'ochlocratie, l'oligarchie et la tyrannie qu'en retenant le critère du sang.



– Mon fils, dit Vitalik en baissant la voix, il me semble que tu n’as pas bien compris Platon, et d’ailleurs, je n’aime pas toutes ces tendances à la mode.

– Je sais ce que tu pensais, Vitalik, Kostia regardait son père en clignant des yeux. Cela ne fait que proclamer que la communauté de l’esprit prime celle du sang, mais en fait c ensuite pas vrai. Le cygne, l’écrevisse et le renard ne parviendront jamais au même but, ni ne fonderont une famille ni n’auront une descendance saine. Et ces trois là, c’est encore un exemple inoffensif.

– Avec de tels raisonnements on peut aller loin...

– Comme vous êtes frileux ! Kostia regardait son père et sa mère. Je voulais juste dire qu’un même sang, c’est une même famille, et rien d’autre ! et qu’est-ce qui peut être mieux que de vivre dans sa famille ? tiens, est-ce que l’on est mal les uns avec les autres ?

– Petit, je sais que tu n’as rien de mauvaises pensées, mais les exemples historiques disent le contraire. Le nazisme, comme tu sais, a été construit, lui aussi, sur le principe d’un même sang.

– Arrête avec tes peurs ancestrales. E puisque tu veux parler de nazisme, tu dois reconnaître que notre famille est aussi une petite cellule nazie. Tu te rappelles quand Sérioja a été attaqué ? qu’est-ce qui t’a poussé à ce moment-là ? Peut-être la communauté d’esprit ? le mystère de l’homme est dans son sang. Là il n’y a pas besoin de chercher l’origine de ses actes et le sens de sa vie.

Son père reposa l’appareil photo et l’ordinateur et se leva de son fauteuil, tout son aspect indiquait qu’il voulait aller se coucher.

– On dirait que tu as peur de quelque chose, dit Kostia dans son dos.

Vitalik s’arrêta à mi-chemin :

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Oui. Maintenant je vois que tu as peur de penser par toi-même.

– Eh bien, je n’attendais pas ça de toi.

– Mais qu’est-ce que c’est que ces discussions ! Liouba frappa de la paume de la main sur la table. On avait déjà ôté la nappe et le choc fut sonore comme sur du bois vernis.

Vladik prit la défense de son frère :

– M’man, mais Kostia...

– Sa mère l’interrompt :

– Discute encore, l’avocat !

– Il faut prendre en compte la façon de pensée des militaires.

– Eh tu rabâches, petit ! Kostia avait dit cela d’une façon tellement hostile et grossière que tout le monde se tut soudain. Militaire, murmurait-il d’une voix étranglée, militaire...

– Mais qu’est-ce que c’est que ça ? Liouba avait monté le ton et criait presque. Pourquoi tu l’attaques comme un vautour ? ton frère ne peut plus dire un mot, regarde comme tu es nerveux.

– Pardon, Liouba, pardon. Kostia baissait la tête sans regarder sa mère. Petit, ne sois pas comme ça... rien que de te regarder, tu trembles comme une jolie fille

Vladik ne répondit rien et se contenta de gonfler les joues et de rougir.

– Ça t’arrive de lire les informations ? demanda Kostia, un peu calmé.

– Ça m’arrive

– La réduction des effectifs militaires en Russie, tu as entendu parler ?

– Ça se peut.

– Ça se peut, répéta Kostia, vexé. Eh bien c’est arrivé.

– Comment ça ? Liouba semblait avoir manqué quelque chose de leur conversation.

– Oui.

– Mais pourquoi tu n’as rien dit ?

– Liouba, je l’ai dit à qui il fallait.

– A qui il fallait ? Et ta mère, alors, il ne fallait pas ?

– Et qu’est-ce que tu aurais fait ? Et pourquoi te faire du souci avant l’heure ? ça s’est réglé définitivement il y a peu de temps... pour notre unité. Pour ma part, je suis versé dans la réserve. »

Le silence tomba.

« Où est ta valise ? demanda Vladik précipitamment.

Ma valise est toujours là-bas, ce n'est pas une question de valise. Je suis toujours là-bas. Bon, qu'est-ce que tu as à me regarder, Liouba ? Pleure un coup sur moi.

Sa mère continuait de le regarder.

– Mais il y a de braves gens sur terre, commença Kostia d'une voix volontairement alerte. Tiens, Le Gros, par exemple. On est tout le temps après lui « Le Gros, Le Gros. Mais le Gros, c'est quelqu'un. Merci à toi, Le Gros.

Sérioja, depuis son canapé, grogna quelque chose d'incompréhensible.

– Ah, fit Vladik, qui avait deviné. Alors tu vas chez Sérioja. ?

– Oui. Pendant qu'on veut de moi.

Liouba vit l'air mélancolique avec lequel il prononçait ces mots et sentit une vague de langueur déferler sur elle, qui ne la quitterait pas de sitôt. Comme pour confirmer ses craintes, une larme sentimentale roula sur sa joue.

« Hé, la mère, tu es saoule », se dit-elle in petto.

– Le Gros, excuse-moi d'avoir... Kostia était gêné. ... tout dévoilé. Je ne pensais pas...

– Il faut qu'on cause, dit Sérioja en évitant son regard.

Kostia se leva avec empressement :

– Oui, bien sûr !

\*\*\*

Kostia se réveilla avant le jour. Il ne se réveilla pas, il émergea des ténèbres du sommeil pour plonger dans celles de la chambre. Il regarda le réveil électronique : il était près de quatre heures du matin. Il n'avait presque pas dormi. Mais il ne sentait pas la lourdeur dans son corps, sans doute parce qu'il n'avait pas eu le temps de dormir suffisamment. Il se leva rapidement, comme il en avait l'habitude et s'habilla aussi rapidement. Il décida de se passer de café, pour ne pas réveiller Liouba en faisant du bruit dans la cuisine. Il tâtonna sur la pointe des pieds jusqu'à la chambre de Vladik pour prendre son sac-à-dos.

« Kostia. » C'était la voix de son frère. Vlad se souleva sur un coude et même à travers l'obscurité il sentait son regard étonné. Pourquoi tu ne m'as pas réveillé ?

Kostia ne trouva rien à répondre. Pendant ce temps, Vlad avait mis les pieds par terre et Vlad et cherchait à tâtons se vêtements.

– Allume la lumière.

Il enfila son short, son maillot et son pull et voyant que Kostia n'avait pas l'air de l'entendre, chercha lui-même l'interrupteur. Ayant trouvé son sac, il le jeta sur son épaule.

– Attends. Kostia était toujours immobile derrière son dos.

– Tu as oublié quelque chose ?

– Non, j'ai rien oublié. Et toi ?

– Moi non.

– Kostia ne bougeait toujours pas.

– T'as changé d'avis ou quoi ?

– Non, c'est juste que... il va falloir qu'on prenne le train.

– Le train ? Putain.

– Oui...

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Le Gros ne vient pas.

– Et alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Maintenant on n'a plus de bagnole.

– Et la tienne ?

– Ben la mienne, tu comprends, la mienne... avec la mienne, on n'arrivera jamais.

– C'est si grave que ça ?

– Comment dire ? Je ne voudrais pas risquer...

– Bon, qu'est-ce qu'on fait, là ? demanda Vlad, voyant que Kostia prenait racine.

– Tu... as pris ton passeport ?

– Oui. On y va ?  
– Attends. Il faut s’asseoir avant le départ<sup>2</sup>.  
– Ils s’assirent une minute. Vlad se leva le premier.  
– Allez, on est partis ?  
– Kostia traînait. Il lui semblait que cette minute durait une éternité. Il se leva et la voix de quelqu’un d’autre, dit fermement :

– On est partis.

Dehors il faisait encore nuit. La cour était éclairée par deux lampadaires. En descendant l’escalier, ils se trouvèrent devant Sérioja, qui sommeillait au volant de sa Nissan.

« Il nous guettait ? Kostia ne put s’empêcher de sourire. Il réfléchit une seconde et se dirigea vers sa Lada Kalina, se mit au volant et fit signe à Vlad de monter.

– Mais comment....

– Vladik était indécis.

– Tu es sûr ?

– Oui.

Kostia mit le contact. La voiture ne démarrait pas. Une fois, deux fois, trois fois... en vain.

– Merde ! Il jeta un regard en coin vers Sérioja qui sommeillait derrière son volant.

– Kostia, c'est peut-être mieux comme ça, dit Vladik pour le calmer. Imagine que ça nous soit arrivé en route.

– Mais qu'est-ce qui serait arrivé, Petit ? Hier encore, elle marchait du tonnerre !

– Oui ?

– Oui.

– Et le train ?

– Je plaisantais.

Là-dessus, Sérioja s’était réveillé. Il baissa la vitre et regarda ses frères. A la lumière des réverbères, son visage avait la couleur de la cire et n’exprimait rien qu’une incroyable fatigue qui n’avait pas eu le temps de passer avec si peu de sommeil.

– Le Gros ! Kostia le regardait, méfiant.

Sérioja se taisait. Sûrement parce qu’il n’avait pas eu le temps de se réveiller complètement, ou qu’il ne comprenait pas bien ce que voulait dire l’exclamation de son frère.

Kostia continuait de le transpercer du regard.

– Quoi, elle démarre pas ? demanda enfin Sérioja, reprenant ses esprits.

– A ton avis ?

Les yeux douloureux de Sérioja, les petits vaisseaux rouges de l’insomnie, disaient qu’il allait faire ce qu’il fallait, mais qu’il n’avait pas réfléchi.

Kostia se tourna vers Vladik :

– Qu'est-ce qu'on fait ?

– Je croyais qu'on prenait le train ?

– Tu rabâches, Petit. Le train, le train... On dirait que maintenant on est effectivement bon pour le train.

– Montez, je vais vous emmener jusqu’à la gare, dit Sérioja contre toute attente.

Ils montèrent. Ils roulèrent en silence.

– Emmène-nous jusqu’à Belgorod, Le Gros, puisque tu es si gentil.

Kostia sentait quelque chose de désagréable par rapport à son frère. Cette impression ne tenait pas tant à Sérioja qu’à lui-même. Quelque chose ne collait pas. Et pourquoi il s’attachait à lui pour son voyage ? Le Gros était son propre patron, il avait sa vie et ses règles de vie. Il était parfaitement en droit de ne pas lui rendre de comptes de ses décisions. C’était un peu enfantin... d’exiger que les promesses soient tenues. Tout se dilue dans ce monde et peut-être que le Gros était réellement le plus intelligent d’entre eux. Il était le seul à avoir eu l’idée que ce caprice de pousser la voiture en Ukraine et en plus dans des steppes inhabitées, c’était un peu fou comme projet. Tout à coup il entendit à sa gauche :

---

<sup>2</sup> Coutume russe qui veut qu’on s’asseye un moment avant un départ.

« Je peux aller jusqu'à Belgorod.

Kostia comprit avec étonnement la signification de cette réponse. Il dévisagea son frère attentivement. Il avait les traits tirés à cause du manque de sommeil, il avait l'air moins soigné et son costume avait perdu de son éclat.

– Et pour le boulot ?

– Ne t'en fais pas pour moi.

– Quoi, on t'a déjà viré ?

– Tais-toi donc ! Tu vas me porter la poisse. Après c'est moi qui vais te virer. Tu ferais mieux de t'occuper de Vladik. Ne le quitte pas des yeux.

– Liouba II, ne tombe pas dans l'hystérie.

Sur le siège arrière, Vladik ronflait doucement, étreignant son sac à dos.

Ils se turent un moment.

– Je te paierai l'essence, dit Kostia.

– Tu es devenu riche ?

– Je n'aime pas être en dette.

– Il n'y a pas de dettes. On s'entraide dans la mesure de ses moyens.

– Tu joues les généreux ?

– Je me préoccupe de vous.

– Tu me fais peur, le Gros.

– Et toi tu m'énerves. »

Quand ils arrivèrent sur l'autoroute, l'aube pointait déjà derrière les vitres.

## Epilogue

A en juger par le feuillage qui jonche le sentier, par l'air frais et clair, c'est le début de l'automne. Le vieux n'a pas de calendrier et moi non plus. Cela fait des jours que j'erre dans la steppe un peu défraîchie. Vers le soir, je reviens sur le lieu de notre campement où le feu brûle déjà.

Le contour des montagnes me semble familier, tellement j'y suis habituée. Je sais dans quel ordre les pierres sont disposées, j'ai presque appris par cœur le dessin de ses pierres tissées de mousses multicolores.

Les énormes rochers aux flancs arrondis sur le lac me sont familiers. En faire le tour matin et soir, c'est mon rituel. Les pierres et les cailloux un peu plus petits, ronds, délicatement roulés par les eaux, se bousculent les uns les autres. Il y a longtemps que vous êtes là ? D'où sortez-vous, si lisses et si blancs, comme sortis du fond de la mer ? De l'aurore et jusqu'au crépuscule, vous vous mirez dans le miroir diaphane de l'eau.

Nous sommes sortis sur le soir alors que le soleil colorait l'horizon de rose. Cette couleur s'est diluée rapidement et tout alentour s'est obscurci et enveloppé de bleu lilas. La steppe est loin maintenant. Le vieux a décidé de prendre le train, seulement il ne sait pas encore pour où. Derrière nous est attaché un chien noir et blanc égaré sorti on ne sait d'où. Je dis :

« Regarde, elle est morte de peur.

– C'est un chien, rectifie le vieux.

– Comment tu le sais ?

– L'expérience.

– Tu es sûr qu'on est dans la bonne direction ?

– Oui. »

Il répond par monosyllabes, juste pour se débarrasser, et j'ai l'impression qu'il n'en a rien à faire de moi.

Je n'arrive pas à distinguer son visage, mais j'ai la sensation qu'il scrute l'obscurité comme s'il cherchait quelque chose des yeux.

« Qu'est-ce que tu vois ?

– Rien.

- Mais tu regardes quelque chose ? Un frisson me parcourt le dos.
- Et là il prononce une phrase étrange :
- Il faut trouver le troisième.
- Le troisième ?
- Oui.
- Quel troisième ?
- Le troisième, c'est toujours le point qui donne la stabilité à toute la construction.
- Une construction à deux personnes est très instable. C'est comme en musique. A l'aide du troisième, on peut trouver la voie qu'on ne trouve pas à deux... Tu comprends ?

Je ne comprends rien. Mais il demande cela d'un ton tellement pénétré que je ne veux pas le décevoir, alors je me contente de me taire.

Pour changer de sujet, je demande :

- Mais on pourrait y aller par une autre route, pourquoi précisément celle-là ?
- Là-bas, c'est l'étoile polaire. Il montrait un des points pâles dans le ciel. Là où elle est, c'est le nord.
- Pourquoi tu as décidé qu'il fallait aller au nord ?
- Je ne sais pas, c'est mes jambes qui me portent.
- Comment tu es, tu ne sais pas où tu habites et tu connais les étoiles ?
- Ça m'étonne moi-même.
- Et c'est encore loin Rozovka ?
- Tu vois la petite lumière au loin ? C'est la gare.

Au-dessus de la terre noire, sur le fond presque éteint du ciel brillait en effet une petite lumière rose.

- Pourquoi es-tu si sûr que c'est elle ?
- C'est ce qu'a dit le gardien.
- Il n'a pas parlé de lumière rose.
- Mais il a expliqué comment y aller.
- Mais à mon avis, on ne va pas du tout dans le bon sens.
- Et à mon avis, tu n'as aucun sens de l'orientation. »

\*\*\*

Avec ses toits pointus, la gare faisait penser à une église gothique, mais très simplifiée, comme taillée à la hache. Derrière, elle était flanquée d'un petit jardin. Ce qui était inhabituel, c'était la couleur rose répandue partout, des lampadaires, des murs des bâtiments. Même des feuilles des arbres semblait émaner une fluorescence rose.

A l'intérieur, elle était rose aussi, comme à l'extérieur. Carrelage rose au sol, peinture rose mate sur les murs, un lustre d'avant guerre jetait sur nos visages des reflets un peu roses.

J'ai dit : « Peut-être que les gens d'ici sont roses.

- Est-ce qu'il y a seulement des habitants ? a répondu le vieux.

Malgré toutes ses couleurs roses, la gare avait l'air désert et désaffectée. Nos pas résonnaient sinistres dans le petit hall où les dalles roses sous nos pieds reflétaient le plafond rose. On s'est approchés du guichet. A l'intérieur, il n'y avait personne. Derrière un store brillait une lumière vive et on entendait la radio. J'ai frappé tout doucement à la vitre, qui était baissée.

Le vieux a vu une affiche de l'autre côté : « Les billets sont vendus une demi-heure avant l'arrivée du train ».

On a regardé tout autour, à la recherche d'un horaire, pour savoir quand arrivait le train. Mais le regard glissait le long des murs vides et des présentoirs nus en contre-plaqué, qui avec les rangées de chaises, en contreplaqué également, font contrepoids à tout ce rose.

J'ai remarqué que le rideau de l'autre côté du guichet n'adhère pas totalement. Derrière le bord qui est un peu déplacé, on distingue une feuille.

J'ai regardé : « Oui, il y a bien un horaire !

- Lis !

– Alors... Kislovodsk-Simféropol à Rozovka à 6 :50. Hm. Illisible. Ah ! Lougansk-Simféropol, à Rozovka à 02 :14, et tiens : Donetsk-Melitopol à Rozovka...

– Donetsk ! Le vieux a presque crié.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est celui qu'il nous faut.

– C'est quoi, au nord ?

– Oui.

– Comment tu le sais ?

– Je le sais. Regarde bien, il y a pas l'autre sens, pas Donetsk-Melitopol, mais l'inverse ?

– Il n'y a qu'une seule feuille.

– Regarde mieux, il doit y avoir l'autre sens.

– Pourquoi tu penses qu'il doit y avoir ?

– Ne pose pas de questions idiotes. Il se penche à son tour pour regarder sous le précieux guichet :

– Ils ont fait exprès de le cacher ou quoi ? »

On entend dans sa voix son irritation contre les caissiers invisibles. Le vieux s'est mis à tambouriner au guichet. Le bruit se répercute sur les murs et reste suspendu comme un écho sans paroles.

\*\*\*

Dans le jardin on entend un doux bruit de branches. Ce sont les poires juteuses de l'automne, incapables de maintenir sur leurs queues desséchées leurs corps pleins de jus. Quelques-unes sont brisées, coupées en deux et alors, doux comme de la mélasse, le jus coulait dans le feuillage moribond. J'ai pris une pleine brassée de celles qui étaient à peine fêlées, mais pas fendues, et je les ai déversées sur le banc. Le jus me dégoulinait sur le menton, sur les doigts ; les gouttes épaisses atteignaient mes coudes, mais je ne l'essuyais pas, parce que je ne pouvais pas m'arracher à la chair des poires, si nourrissante et délicieuse, qu'on ne peut comparer au plus raffiné, au plus délicat des desserts. Oui, j'avais très faim.

Après la deuxième poire, quand la faim a été un peu calmée, j'ai demandé :

« Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Attendre la caissière.

– Monter la garde, peut-être ?

– Ce ne serait pas mal. »

On n'avait pas de montre.

En m'installant plus confortablement sur le banc et en m'enveloppant dans la couverture que le vieux avait sortie de son sac, j'ai demandé :

« Et si le train arrive avant la caissière ? Alors on est mal.

– Mais il va vraiment arriver ?

– Il *doit* arriver.

– Et comment on saura que c'est ce train-là ?

– Mais j'espère bien acheter des billets.

– Et les caissières, elles existent ? J'ai demandé cela en bâillant.

– Avec quel argent ?

– L'argent du sac-à-dos magique.

– Et il y aura assez pour les billets ?

– Dors.

Mais je n'ai pas entendu la réponse, parce que j'ai sombré dans un sommeil profond et paisible, propre à la prime jeunesse.

Je rêve d'un train. Je m'approche et je lis la pancarte : « Rozovka-Donetsk ». J'en ai la joie au cœur, et pour que cela soit complet, un billet apparaît devant mes yeux. Voiture N° 14, heure de départ à 4 :04. Je me dis : Pourquoi autant de 4 ? Et là, j'entends la voix du vieux : « Cours ! » Je crie : « Où ça ? » mais une poussée me jette dans une autre réalité. Là il fait noir et rose à la fois, et c'est pour cela que cette réalité ressemble plus à un

rêve que toutes mes visions précédentes. Je sens des mains qui me soulèvent, et me poussent en direction du train. On le voit au loin, dans une fumée bleuâtre. Une sonnerie retentit.

Je prends conscience que je suis en train de courir à toute vitesse sur un passage de planches en travers de la voie, et cela achève définitivement de me réveiller.

Je crie sans m'arrêter : « Tu es sûr que c'est le bon ?

– Oui ! »

Deuxième sonnerie. On dirait que le train a démarré, ou bien ça danse devant mes yeux. Il reste encore une voie à traverser. Voilà le contrôleur qui relève le marchepied. Non, elle nous a vus, deux fous qui courent à toutes jambes presque sous les roues, et elle a murmuré quelque chose dans son talkie-walkie. Le marchepied est devant moi. L'inconnue me hisse et me jette dans le tambour tout noir.

Ukrainsk, 2011.